

BUREAUX: RUE NAIN, 4

ABONNEMENTS:

ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr; Six mois, 23 fr; Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr; Six mois, 27 fr; Un an, 51 fr; -- L'abonnement continue, sauf avis contraire. ANNONCES: 20 centimes la ligne. RÉCLAMES: 25 centimes. -- On traite à forfait --

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 4; Lille, chez M. Béghin, Libraire rue Grande-Chaussée; A Paris, chez MM. Havas, Laflotte-Baillet, 4, rue de la Harpe; S: A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 15, 7 02, 8 17, 9 47, 11 47, m., 12 24, 1 42, 3 39, 5 08, 6 15, 7 33, 8 32, 9 13, 11 11, s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 41, 7 15, 8 43, 10 17, 11 26, m., 1 19, 2 39, 4 58, 5 28, 8 43, 10 22, 11 35. Lille à Roubaix, 5 20, 6 15, 8 25, 9 55, 11 05, 12 57, 2 28, 4 40, 5 20, 6 55, 7 55, 9 05, 11 45. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 08, 6 53, 8 08, 9 41, 11 28, 12 15, 1 47, 3 37, 5 02, 6 08, 7 21, 8 23, 9 24, 11 02. Mouscron à Lille, 6 35, 7 50, 9 22, 11 10, 11 57, 3 13, 4 42, 5 49, 7 02, 8 10

BOURSE DE PARIS	
DU 16 MAI	
3 0/0	59 80
4 1/2	86 00
Emprunts (5 0/0)	94 70
DU 18 MAI	
3 0/0	59 50
4 1/2	85 50
Emprunts (5 0/0)	94 25

ROUBAIX. 18 MAI 1874

BULLETIN DU JOUR

a paru fort ému, je pourrais même dire fort blessé du vote qui venait d'être émis et qui lui a semblé constituer un refus formel d'organiser ses pouvoirs. Il a accepté la démission de M. le duc de Broglie et de ses collègues en les priant de rester à leur poste jusqu'à leur remplacement.

Il a fait ensuite appeler M. Buffet, mais celui-ci ne semble pas désireux de prendre la direction des affaires; il serait d'ailleurs assez difficile de le remplacer comme président de l'Assemblée. Sur son refus, le maréchal a déclaré qu'il résignerait.

Il est ensuite parti pour Paris à 7 h. 1/2. M. le duc de Broglie, accompagné de son fils le prince Victor de Broglie et de M. le vicomte d'Haussonville, avait déjà quitté Versailles à 6 h. 1/2. M. Buffet après le train de 10 h. et M. Depeyre celui de 11 heures.

Plusieurs listes circulent dans le public relativement à la formation du nouveau cabinet: ce qui est certain, c'est qu'à l'heure actuelle, il n'y a encore rien de fait, absolument rien. Le maréchal est resté à Versailles ce matin à 16 heures; à peine arrivé il a reçu la visite de M. Léon Renault, préfet de police, et celle de M. Desseignigny.

On lit dans le Journal de Paris:

« Immédiatement après le vote émis par l'Assemblée nationale dans la question de mise à l'ordre du jour de la loi électorale, M. le duc de Broglie et tous ses collègues se sont rendus au palais de la présidence et ont remis leurs démissions entre les mains du maréchal.

Le maréchal, après avoir remercié le duc de Broglie et ses collègues de la conduite qu'ils avaient tenue, s'est entretenu avec eux, suivant les usages constitutionnels, du parti qu'il avait à prendre.

M. le duc de Broglie lui a conseillé de s'adresser, pour former un nouveau cabinet, aux chefs du centre gauche et de la gauche modérée, puisque ces deux groupes réunis constituent la fraction la plus nombreuse et la plus compacte de la majorité qui venait de renverser le ministère.

Le maréchal, après avoir remercié le duc de Broglie et ses collègues de la conduite qu'ils avaient tenue, s'est entretenu avec eux, suivant les usages constitutionnels, du parti qu'il avait à prendre.

M. le duc de Broglie lui a conseillé de s'adresser, pour former un nouveau cabinet, aux chefs du centre gauche et de la gauche modérée, puisque ces deux groupes réunis constituent la fraction la plus nombreuse et la plus compacte de la majorité qui venait de renverser le ministère.

Une dépêche nous apprend que M. de Goulard a été chargé par le maréchal de Mac-Mahon de former le nouveau ministère. La dépêche ajoute qu'on espère que le cabinet sera constitué aujourd'hui ou demain. M. de Goulard, sous le gouvernement de M. Thiers, occupa plusieurs ministères, celui des affaires étrangères, celui des finances et celui de l'intérieur. Chaque fois, il eut une mission de conciliation et M. Thiers aimait à se servir de lui pour tâcher d'apaiser ceux qui faisaient de l'opposition à ses projets.

La crise ministérielle

Le Journal officiel publie, en tête de sa partie non officielle, la note suivante: Le vice-président du conseil et les ministres ont remis leurs démissions entre les mains de M. le maréchal-président de la République, qui les a acceptées. Ils restent provisoirement chargés de l'expédition des affaires.

On nous écrit de Versailles, le 17 mai 1874:

« Hier, après la séance, les ministres se sont tous rendus chez M. le maréchal de Mac-Mahon pour lui remettre leur démission collective; ils ont eu avec lui un entretien qui a duré une demi-heure; le chef de l'Etat

nistérielle ne se complique d'une crise pour la nomination du président.

M. de Goulard, ayant été appelé à son tour, a dû s'occuper de la formation d'un ministère. Nous croyons qu'il a été reçu ce matin à dix heures par le maréchal et qu'il a dû lui soumettre le résultat de ses réflexions et des pourparlers engagés par lui.

M. Léon Renault, préfet de police, a été reçu hier soir et ce matin par le maréchal.

Nous avons reçu hier et ce matin les dépêches suivantes:

Versailles, 17 mai, 1 h. après-midi. Le maréchal de Mac-Mahon est revenu à Versailles ce matin à 10 heures. Il a eu une nouvelle conférence avec M. de Goulard, qui a accepté la mission de former un cabinet. On pense que ce nouveau cabinet sera pris dans le centre droit et dans la fraction du centre gauche qui s'en rapproche le plus.

Plusieurs membres du cabinet démissionnaire semblent devoir faire partie de la nouvelle combinaison.

On espère que le nouveau cabinet pourra se présenter à l'Assemblée demain ou mardi.

Versailles, 17 mai, 3 h. 30 soir. Beaucoup de noms sont mis en avant comme devant faire partie du nouveau cabinet, mais il n'y a rien, jusqu'ici, de positif. Il paraît que MM. le duc Decazes et de Fourtou ont refusé de conserver leurs portefeuilles, mais on pense que MM. Magne et Desseignigny feront partie du nouveau cabinet. M. Magne est attendu demain.

Le nouveau cabinet se présentera, dit-on, à l'Assemblée en déclarant qu'il considère comme nécessaires le vote des lois constitutionnelles et l'organisation des pouvoirs du maréchal.

Un grand nombre de députés de la droite et du centre droit sont allés s'inscrire chez les ministres démissionnaires. Plusieurs députés se sont rendus aussi chez le président de l'Assemblée.

On parle vaguement de l'arrivée prochaine du comte de Chambord dans les environs de Paris.

Versailles, 17 mai, 4 h. 45 soir.

Bruits de la dernière heure (sous réserve):

MM. de Goulard, intérieur; De Chaudordy, affaires étrangères; Magne, finances; Mathieu Bodet, travaux publics; Desseignigny, commerce; Desjardins, instruction publique; Général Bertaud, guerre.

On assure que M. de Goulard se prononce fermement pour l'organisation du septennat.

La gauche républicaine s'est réunie hier à Paris sous la présidence de M. Duclerc.

Le renouvellement du bureau, qui devait avoir lieu, a été ajourné à dimanche prochain.

La délibération a porté sur la situation qui résulte du vote du samedi, et s'est prolongée jusqu'à 4 h. 1/2. — De nombreux orateurs y ont pris part et parmi eux MM. Jules Grévy, Le Royer Jules Favre, Jorin, Tamisier, Pascal Duprat, Rolland, général Billot, etc.

La réunion s'est ajournée à mercredi à une heure, à Versailles.

Le Monde apprécie ainsi la situation: on verra que son jugement est de tous points semblable à celui que nous portons hier:

Le Centre-Droit et ceux qui parlent en

son nom ne vont pas manquer de jeter feu et flammes contre les membres de la Droite, dont le vote a contribué à renverser le Ministère; mais on ne peut pourtant pas oublier qu'une partie considérable de la Droite a montré jusqu'à la fin un désir très grand d'entente. Elle a demandé expressément que la question de confiance ne fut pas posée. C'est le Centre-Droit qui a tout fait échouer par son obstination imprudente; il a voulu faire plier sous ses prétentions les résistances de la Droite, ne comprenant pas que c'était le meilleur moyen de les justifier. Il s'est entêté, parce qu'il se croyait assuré de gagner la partie. M. de Broglie avait d'autres sentiments et n'était pas monté au diapason du Centre-Droit; mais il n'a pas su résister à l'impulsion de ses amis, et la chute du Ministère peut être attribuée, avant tout, dans le fond et dans la réalité des choses, à ce défaut de fermeté chez M. de Broglie, et au manque de modération dans le Centre-Droit.

La Droite, au contraire, a donné de ces dispositions conciliantes la preuve la plus éclatante, non pas seulement par des démarches répétées, par des propositions de transaction avant et pendant la séance, mais jusque dans son vote. Une partie considérable des membres de la Droite, des royalistes du plus noble et du plus ferme caractère, dont les convictions sont aussi fidèles que vaillantes, ont voté pour le Ministère, faisant ainsi au salut du pays et à l'intérêt politique clairvoyant, le dur sacrifice de se séparer de leurs amis.

Après avoir soutenu avec la plus grande énergie les justes réclamations de la Droite, après avoir tout fait pour arriver à une entente, ils ont poussé la condescendance, pour éviter un plus grand mal, jusqu'à considérer comme suffisante la déclaration faite par le Ministère de discuter la loi municipale immédiatement après la loi électorale, à ce point que l'on était assuré que la discussion de la loi municipale serait intercalée dans la discussion de la loi électorale.

Cette conduite courtoise honore, et le pays, s'il sait comprendre et s'il sait être juste, leur en tiendra compte.

Les membres de la Droite qui ont tenu une conduite contraire et plus facile ont obéi, nous le savons, à de respectables convictions, mais nous craignons qu'ils n'aient pas suffisamment prévu et mesuré l'importance de leur vote et ses conséquences.

La joie insolente des bonapartistes et des radicaux est déjà un premier avertissement; les faits qui vont suivre en apporteront bientôt d'autres.

Aussi, en présence de cette situation si grave, le devoir de la Majorité est tout tracé: l'union que l'on n'a pas su maintenir, il faut la réfaire.

Plus on considère la réalité des choses, plus on étudie les faits, plus on arrive à penser et à reconnaître qu'entre des ressentiments trop vifs qu'un intérêt commun des royalistes, et avant tout l'intérêt du pays doivent apaiser, il y a eu une sorte de malentendu passionné et involontaire. Il faut donc à tout prix réfaire une union qui permette au maréchal de Mac-Mahon de constituer un ministère de Droite et de Centre-Droit. Toute autre combinaison nous mériterait promptement à la dissolution. Au point de vue parlementaire, d'ailleurs, aucun autre ministère ne sera viable, et ce ministère Decazes, dont on a tant parlé d'avance, est moins possible que tout autre. M. Decazes a été battu, et le Centre-Gauche a voté contre ses convictions en votant contre les lois constitutionnelles; il s'est ainsi dé-avoué honteusement pour satisfaire ses rancunes.

« Ce n'est pas un tel parti qui peut prétendre au pouvoir.

Les membres de la Droite qui ont une part dans la responsabilité de la crise doivent redouter d'associer plus longtemps leur cause, la cause conservatrice par excellence, à une politique purement négative. Ils doivent donc tout faire pour aider le Maréchal dans sa tâche, et puisque la conciliation était dans le vœu de toute la Droite, avant le vote, elle doit se retrouver après pour le réparer. — F. Levé.

Le scrutin de samedi

Le ministère a été renversé par les gauches, l'extrême droite et les bonapartistes.

Les membres de l'extrême droite qui ont voté contre le cabinet sont: MM. d'Abbadie de Barreau, d'Abouville, de Belcastel, de Bois-Boissel, Boyer, de Brettes-Thurin, Lucien Brun, de Carayon-Latour, Cazeneuve de Pradine, de Champagny, le baron Chaurand, de Cintré, de Colombet, Combar, de Cornulier-Lucinière, Dahirel, Dezanneau, de Diesbach, Du Bodan, Dumon, de Fontaine, de Forsaux, de Francieul, Fresneau, P. Gijlon, de Gouvelle, de Grasset, l'abbé Jaffré, comte de Juigné, de Kérédic, de Kerouangui, La Bassetière, La Boullerie, de La Rochejaquelein, de La Rochette, Lefèvre-Pontalis (Eure-et-Loir), de Legge, de Limalrac, de Lorgeril, de Lur-Saluces, Martin (d'Auray), de la Monneraye, Pajot, de Pariz, de Rodez-Bénavent, de Saintenac, de Saint-Malo, de Saint-Victor, du Temple, Théry, de Tréville, Vimal Dessaignes, soit 52 députés.

Les bonapartistes qui ont voté contre le cabinet sont: MM. Abbatucci, André (Charente), Bonfion, Eschassériaux, Galloni d'Istria, Gavinet, Gavini, Ginoux de Fermon, Haentjens, Arthur Legrand, Levert, comte Murat, Prax Paris, Rouher, Roy de Lonlay, Sens, de Valon, Vast-Vimeux, soit 18 députés.

MM. Hervé de Saisy et Raoul Duval, qui n'appartiennent à aucune réunion, ont voté également contre le ministère.

Le cabinet a été soutenu par tout le centre droit, une partie de la droite, quelques députés de l'ancienne réunion Casimir Périer, quelques députés du centre gauche et quelques bonapartistes.

Les membres de l'ancienne réunion Casimir Périer sont: MM. Aclouque, André (Seine), Babyn-Chevaye, Balsau, Barascud, Beau, de Bernoud, Bompard, Broët, Gail-lard, Cézoues, Paul Cottin, Delacour, Denormandie, du Chaffaut, Duréault, Gallicher, Gouin, de Goulard, Houssard, Jocteur-Monrozier, Lefebvre, Lefebvre-Pontalis (Seine-et-Oise), Mallevierge, Martell (Charente), Parizot, de Pourialbès, Péta-voine, Ricot, Rouvreur, Saly, Savoye, Voisin, Wolowski, soit 34 députés.

Il faut seulement observer que cette réunion dite des républicains conservateurs n'a été qu'une tentative dont le 24 mai a constaté l'avortement. La plupart des députés qui composaient cette réunion votaient depuis cette époque avec M. le duc de Broglie; l'un d'eux, M. Lefebvre, est même devenu secrétaire d'Etat.

Le centre gauche proprement dit n'a guère apporté à M. de Broglie que le contingent de M. Vacherot.

Les bonapartistes fidèles au ministère sont MM. Jules Barre, Dusausoy, La Roncière le Noury, Sarrette, 4 députés. Parmi les abstentions, nous remarquons celle de MM. Ducarre, Dufaure, Laboulaye, membres du centre gauche, et celle de M. Martenot, bonapartiste.

M. Emoul a voté pour le ministère.

Madeleine, vous avez la fièvre... et, je ne l'avais pas encore remarqué, comme vous voilà pâle!

La pauvre femme eut peur que son visage ne révélât toute la vérité.

— Du repos! s'écria-t-elle d'une voix suppliante; oh! si vous saviez comme j'ai besoin de repos!

— Je vais vous faire préparer une chambre, proposa Louise.

— Pas ici! — Laissez-moi, madame, aller comme d'habitude à l'auberge...

Rien de surprenant à ce nouveau refus. Lors de ses précédentes visites, la mère emmenait sa fille au dehors pour quelques jours, pour quelques heures; une ou deux fois Petit-Pierre était resté. Madeleine, jamais. On connaissait sa discrétion, sa fierté de paysanne. Elle n'acceptait rien pour elle-même.

Labarthe, d'ailleurs, toucha le coude de sa femme comme pour lui dire:

— N'insistez pas.

— Soit! conclut Louise, mais au moins vous nous laissez les enfants jusqu'à ce soir!... Ah! Petit-Pierre me l'a dit, votre voiturier ne doit partir que sur le tard...

— A ce soir, consentit la veuve de Jean Michaud.

Et balbutiant quelques excuses, elle sortit du salon.

Ses enfants accoururent sur ses pas dans le corridor; elle les embrassa à la hâte et se précipita vers la rue.

Il lui fallait de l'air, la réflexion, la solitude. Sa tête était en feu, son cœur éclatait.

L'auberge n'était qu'à deux pas, de l'autre côté, presque en face de la maison Labarthe.

Mme Michaud était connue. On s'empressa de lui donner la plus belle chambre, n° 2, au premier étage.

A peine la porte se fut-elle refermée sur l'hôtesse, que Madeleine, enfin seule, tomba sur une chaise et se prit la tête à deux mains, s'efforçant de réfréner le tumulte de son esprit.

Par la fenêtre entr'ouverte, elle apercevait les panonceaux du notaire. Était-il possible que ce fût lui! Mais pourquoi; mais comment un pareil homme avait-il été amené à commettre un pareil crime!

Une diligence s'arrêta devant l'auberge.

Madeleine, impatientée du bruit qui en résultait, se leva pour fermer la fenêtre.

— J'ai cru qu'on ne se verrait pas d'aujourd'hui, disait en ce moment l'aubergiste au conducteur.

— Ne m'en parlez pas! répliqua celui-ci; l'express venant d'Allemagne avait plus de trois heures de retard.

On entendit le bruit d'une portière qui s'ouvrait.

— Monsieur s'arrête-t-il chez nous? demanda l'hôtelier d'un ton encourageant.

— Oui... jusqu'à ce soir, répondit-on. A déjeuner vivement, et dans une bonne chambre. Chien de voyage!... Je tombe de sommeil! une faim de tous les diables!

Madeleine venait de frissonner de la

tête aux pieds; elle avait reconnu la voix de Gandoin.

Evitant de se montrer, elle regarda au dehors.

Un homme descendait du coupé de la diligence. Grand manteau, colle remonté jusqu'aux oreilles, feutre rabattu jusqu'aux yeux, deux lunettes vertes. Evidemment, il cherchait à se rendre méconnaissable. Mais c'était Gandoin!... c'était bien lui!

Que venait-il faire dans ce bourg habité par Labarthe?

Avant que la veuve de Jean Michaud fut revenue de sa stupeur, des pas s'entendirent dans l'escalier. Une porte s'ouvrit: celle de la chambre voisine...

— N° 3, dit l'hôtelier. Monsieur sera très-bien ici, je l'espère.

— Soit! répliqua le voyageur, mais du feu!... j'ai froid...

Puis, après un temps:

— Ah! fit-il, voici de l'encre... très-bien... j'ai un mot à écrire...

— Monsieur désire-t-il du papier?

— J'ai tout ce qu'il me faut dans ma valise.

Non-seulement la cloison séparant les deux chambres était des plus minces, mais il s'y trouvait une porte condamnée. Tout ce qui se disait dans l'une s'entendait dans l'autre.

— Avez-vous, demanda Gandoin, quelqu'un pour porter ce billet?

— Oui, Monsieur. Souhaitez-vous qu'il monte tout de suite?

— Dans un instant.

L'aubergiste descendit, et presque aussitôt, du trottoir extérieur, il appela:

— Hé! hé! donc là-bas, Joseph!

Sur la pointe du pied, Madeleine s'était rapprochée de la fenêtre.

Non loin de là, sur une place plantée de tilleuls, des enfants jouaient. L'un d'eux se retourna vers l'auberge; il accourut.

C'était sans doute le messager.

Il ne tarda pas à grimper l'escalier; il entra au numéro 3.

— C'est-y pour m'sieur qu'il y a une course à faire?

— Oui. Attends.

Quelques minutes s'écoulèrent avant que Gandoin eût terminé, cacheté sa lettre.

— Sais-tu lire? demanda-t-il alors à Joseph.

— Oui, m'sieur.

— Connais-tu la personne dont le nom est écrit là-dessus?

— Pardine!

— Eh bien! Va vite, et reviens de même. Tu ne remettras ce billet qu'à lui seul... c'est bien entendu, n'est-ce pas? Voici pour toi... Il y aura sans doute une réponse.

L'empressement du messager témoignait qu'il venait de recevoir une gratification satisfaisante.

Le regard de Madeleine se reporta vers la fenêtre.

Un bruit de pas, dans la chambre voisine, indiqua que, de son côté, Gandoin regardait aussi.

Joseph traversa la rue, se dirigeant vers la grille aux panonceaux. Il entra dans la maison du notaire.

Feuilleton du Journal de Roubaix

DU 19 MAI 1874.

LE SERMENT DE MADELEINE

PAR CHARLES DESLYS.

XXV. — LE VOYAGEUR DU N° 3. — (Suite)

Sous ce frais baiser, si franc et si pur, la veuve de Jean Michaud s'apaisa subitement. Cette pensée lui vint à l'esprit: « La fiancée de Justin!... Si je parle, encore deux cœurs que je brise! » Puis, le capitaine Lambert parut sur le seuil. Fallait-il donc la soulever aussi, cette austère image de quatre-vingts ans de bravoure et d'honneur!

Avec consternation, Madeleine écouta les paroles amicales du vieillard. Que lui répondit-elle? Elle ne savait plus que penser, que résoudre. Le regard de Labarthe la suppliait et l'épouvantait. De quelque côté qu'elle se retournât, un abîme!

Louise reparut, annonçant le dîner. Dans les Voeges, on dine à midi.

— J'ai fait mettre votre couvert, madame Michaud... Vous êtes, n'est-ce pas, des nôtres?

— Non! se récria-t-elle... Je vous remercie, mais n'insistez pas. Vous savez que je suis souffrante, malade...

— En effet, reconnut Delphine, qui venait de lui prendre la main pour la passer sous son bras, en effet, maman

Madeleine, vous avez la fièvre... et, je ne l'avais pas encore remarqué, comme vous voilà pâle!

La pauvre femme eut peur que son visage ne révélât toute la vérité.

— Du repos! s'écria-t-elle d'une voix suppliante; oh! si vous saviez comme j'ai besoin de repos!

— Je vais vous faire préparer une chambre, proposa Louise.

— Pas ici! — Laissez-moi, madame, aller comme d'habitude à l'auberge...

Rien de surprenant à ce nouveau refus. Lors de ses précédentes visites, la mère emmenait sa fille au dehors pour quelques jours, pour quelques heures; une ou deux fois Petit-Pierre était resté. Madeleine, jamais. On connaissait sa discrétion, sa fierté de paysanne. Elle n'acceptait rien pour elle-même.

Labarthe, d'ailleurs, toucha le coude de sa femme comme pour lui dire:

— N'insistez pas.

— Soit! conclut Louise, mais au moins vous nous laissez les enfants jusqu'à ce soir!... Ah! Petit-Pierre me l'a dit, votre voiturier ne doit partir que sur le tard...

— A ce soir, consentit la veuve de Jean Michaud.

Et balbutiant quelques excuses, elle sortit du salon.

Ses enfants accoururent sur ses pas dans le corridor; elle les embrassa à la hâte et se précipita vers la rue.

Il lui fallait de l'air, la réflexion, la solitude. Sa tête était en feu, son cœur éclatait.

L'auberge n'était qu'à deux pas, de l'autre côté, presque en face de la maison Labarthe.

Mme Michaud était connue. On s'empressa de lui donner la plus belle chambre, n° 2, au premier étage.

A peine la porte se fut-elle refermée sur l'hôtesse, que Madeleine, enfin seule, tomba sur une chaise et se prit la tête à deux mains, s'efforçant de réfréner le tumulte de son esprit.

Par la fenêtre entr'ouverte, elle apercevait les panonceaux du notaire. Était-il possible que ce fût lui! Mais pourquoi; mais comment un pareil homme avait-il été amené à commettre un pareil crime!

Une diligence s'arrêta devant l'auberge.

Madeleine, impatientée du bruit qui en résultait, se leva pour fermer la fenêtre.

— J'ai cru qu'on ne se verrait pas d'aujourd'hui, disait en ce moment l'aubergiste au conducteur.

— Ne m'en parlez pas! répliqua celui-ci; l'express venant d'Allemagne avait plus de trois heures de retard.

On entendit le bruit d'une portière qui s'ouvrait.

— Monsieur s'arrête-t-il chez nous? demanda l'hôtelier d'un ton encourageant.

— Oui... jusqu'à ce soir, répondit-on. A déjeuner vivement, et dans une bonne chambre. Chien de voyage!... Je tombe de sommeil! une faim de tous les diables!

Madeleine venait de frissonner de la

tête aux pieds; elle avait reconnu la voix de Gandoin.

Evitant de se montrer, elle regarda au dehors.

Un homme descendait du coupé de la diligence. Grand manteau, colle remonté jusqu'aux oreilles, feutre rabattu jusqu'aux yeux, deux lunettes vertes. Evidemment, il cherchait à se rendre méconnaissable. Mais c'était Gandoin!... c'était bien lui!

Que venait-il faire dans ce bourg habité par Labarthe?

Avant que la veuve de Jean Michaud fut revenue de sa stupeur, des pas s'entendirent dans l'escalier. Une porte s'ouvrit: celle de la chambre voisine...

— N° 3, dit l'hôtelier. Monsieur sera très-bien ici, je l'espère.

— Soit! répliqua le voyageur, mais du feu!... j'ai froid...

Puis, après un temps:

— Ah! fit-il, voici de l'encre... très-bien... j'ai un mot à écrire...

— Monsieur désire-t-il du papier?

— J'ai tout ce qu'il me faut dans ma valise.

Non-seulement la cloison séparant les deux chambres était des plus minces, mais il s'y trouvait une porte condamnée. Tout ce qui se disait dans l'une s'entendait dans l'autre.

— Avez-vous, demanda Gandoin, quelqu'un pour porter ce billet?

— Oui, Monsieur. Souhaitez-vous qu'il monte tout de suite?

— Dans un instant.

L'aubergiste descendit, et presque aussitôt, du trottoir extérieur, il appela:

— Hé! hé! donc là-bas, Joseph!

Sur la pointe du pied, Madeleine s'était rapprochée de la fenêtre.

Non loin de là, sur une place plantée de tilleuls, des enfants jouaient. L'un d'eux se retourna vers l'auberge; il accourut.

C'était sans doute le messager.

Il ne tarda pas à grimper l'escalier; il entra au numéro 3.

— C'est-y pour m'sieur qu'il y a une course à faire?

— Oui. Attends.

Quelques minutes s'écoulèrent avant que Gandoin eût terminé, cacheté sa lettre.

— Sais-tu lire? demanda-t-il alors à Joseph.

— Oui, m'sieur.

— Connais-tu la personne dont le nom est écrit là-dessus?

— Pardine!

— Eh bien! Va vite, et reviens de même. Tu ne remettras ce billet qu'à lui seul... c'est bien entendu, n'est-ce pas? Voici pour toi... Il y aura sans doute une réponse.

L'empressement du messager témoignait qu'il venait de recevoir une gratification satisfaisante.

Le regard de Madeleine se reporta vers la fenêtre.

Un bruit de pas, dans la chambre voisine, indiqua que, de son côté, Gandoin regardait aussi.

Joseph traversa la rue, se dirigeant vers la grille aux panonceaux. Il entra dans la maison du notaire.

Madeleine, vous avez la fièvre... et, je ne l'avais pas encore remarqué, comme vous voilà pâle!

La pauvre femme eut peur que son visage ne révélât toute la vérité.

— Du repos! s'écria-t-elle d'une voix suppliante; oh! si vous saviez comme j'ai besoin de repos!

— Je vais vous faire préparer une chambre, proposa Louise.

— Pas ici! — Laissez-moi, madame, aller comme d'habitude à l'auberge...

Rien de surprenant à ce nouveau refus. Lors de ses précédentes visites, la mère emmenait sa fille au dehors pour quelques jours, pour quelques heures; une ou deux fois Petit-Pierre était resté. Madeleine, jamais. On connaissait sa discrétion, sa fierté de paysanne. Elle n'acceptait rien pour elle-même.

Labarthe, d'ailleurs, toucha le coude de sa femme comme pour lui dire:

— N'insistez pas.

— Soit! conclut Louise, mais au moins vous nous laissez les enfants jusqu'à ce soir!... Ah! Petit-Pierre me l'a dit, votre voiturier ne doit partir que sur le tard...

— A ce soir, consentit la veuve de Jean Michaud.

Et balbutiant quelques excuses, elle sortit du salon.

Ses enfants accoururent sur ses pas dans le corridor; elle les embrassa à la hâte et se précipita vers la rue.

Il lui fallait de l'air, la réflexion, la solitude. Sa tête était en feu, son cœur éclatait.